

# Le 14 mai 1968, quand les ouvriers entrent dans la danse

A Nantes, les ouvriers de Sud-Aviation sont parmi les premiers à rejoindre le combat des étudiants parisiens. Après un mois de grève, leurs revendications sont pour la plupart satisfaites.

LE MONDE | 14.05.2018 à 09h36 • Mis à jour le 14.05.2018 à 09h37 | Par Antoine Flandrin

**Article issu du hors-série du *Monde* « 68 : les jours qui ébranlèrent la France ».** Ce 14 mai 1968, les ouvriers de Sud-Aviation Nantes votent à la majorité l'occupation de l'usine. A l'approche de la nuit, les scellés sont posés sur toutes les portes. Tout au long des 1 800 mètres du mur d'enceinte qui clôture les nombreux bâtiments de la « boîte », ils se livrent à un travail de fortification des postes sentinelles.

Des chants révolutionnaires, diffusés par un puissant électrophone, retentissent dans les grands bureaux de la direction, où le patron est séquestré. Pour se réchauffer, les ouvriers se rassemblent autour des brasiers flamboyants qui ont été allumés un peu partout. Des engins circulent dans tous les sens, transportant des masses imposantes de planches, de rondins et de caisses pour approvisionner en combustible ces feux dévorants. Où vont-ils dormir pendant cette froide « nuit rouge » ? Combien de temps tiendront-ils ? Quand reverront-ils leur famille ? Comment vont-ils ravitailler l'usine ?

**« On pensait que l'occupation durerait trois-quatre jours tout au plus »**

Ces questions, ils sont nombreux à se les poser parmi les quelque 1 300 grévistes lorsque commence l'occupation de l'usine de Sud-Aviation, à Bouguenais, près de Nantes. « *On pensait que l'occupation durerait trois-quatre jours tout au plus. On ne se doutait pas que notre mouvement serait suivi par d'autres usines en France* », raconte Georges Boutin, 83 ans, l'un des rares grévistes encore en vie.

Tout commence en décembre 1967, lorsque la direction de Sud-Aviation décide de réduire le temps de travail sans compensation salariale, provoquant la colère des ouvriers de cette usine qui compte plus de 2 500 salariés. En février 1968, le directeur, Paul Duvochel, annonce que la durée hebdomadaire de travail passera de quarante-huit heures à quarante-six heures et demie en avril et à quarante-cinq heures au cours du second semestre.

Les syndicats sont déterminés à empêcher ces mesures qui, selon eux, entraîneront des pertes salariales dévastatrices. A plusieurs reprises, les représentants de la CFDT, de la CGT et de FO se réunissent, mais ne parviennent pas à se mettre d'accord sur une stratégie commune.

**« Tous à la biroute ! »**

Georges Boutin, fraiseur à Sud-Aviation Nantes depuis l'âge de 14 ans, est alors l'un des bras droits du leader de la section FO, Yvon Rocton, jeune militant trotskiste de l'Organisation communiste internationaliste (OCI) dirigée par Pierre Lambert. « *Rocton était sur une ligne dure : il était pour la grève générale. Plutôt que de faire des débrayages à répétition, autant*

*tout arrêter. Là, on ne pourrait plus reculer et on serait sûr de gagner* », explique Georges Boutin.

La CGT, qui est le syndicat majoritaire au sein de l'usine, est pour le moment favorable aux actions consistant à piétiner un peu plus tous les jours le règlement intérieur de l'entreprise. A partir du 24 avril, le rythme des débrayages s'intensifie. La CFDT, qui s'était prononcée au départ pour un compromis avec la direction, prend part au mouvement.

Les cortèges d'ouvriers en bleu de travail et en blouse blanche sillonnent les ateliers en chantant

Aux cris retentissants de « *tous à la biroute !* », les ouvriers quittent leurs ateliers où se construisent des Caravelle, des Concorde et des hélicoptères pour se rassembler en un éclair au pied de la manche à air (biroute) qui indique la direction du vent sur le terrain d'aviation. De là, partent des défilés bruyants. Menés par les délégués syndicaux, les cortèges d'ouvriers en bleu de travail et en blouse blanche sillonnent les ateliers en chantant, avant de passer sous les fenêtres de la direction. *L'Internationale* a droit de cité, de même que le dernier tube : « *Le Père Duvochel* », hurlé sur l'air du *Travail, c'est la santé*, d'Henri Salvador.

Pas de cadeau non plus pour les non-grévistes, surnommés les « *jaunes* » (par opposition aux « *rouges* »). Des seaux d'eau leur sont jetés dessus lorsqu'ils sont aux toilettes et des pétards leur éclatent aux fesses quand ils sont occupés à travailler. « *On ne leur faisait pas de mal. C'était vraiment des conneries* », souffle Georges Boutin.

## **Le directeur, disparu puis sequestré**

La tension monte le 30 avril. Alors que Paul Duvochel est en discussion avec les délégués syndicaux, un groupe d'ouvriers tente d'investir son bureau. Droit dans ses bottes, le directeur réaffirme qu'il n'a rien à proposer. Face à cette fin de non-recevoir, la petite troupe décide de le séquestrer dans son bureau. Mais peu après midi, les délégués syndicaux s'aperçoivent que le directeur a disparu. Où est-il ? La nouvelle se répand comme une traînée de poudre au sein de l'usine : le patron a filé au restaurant de l'aérogare de Nantes avec ses collaborateurs.

Un groupe imposant d'ouvriers ne tarde pas à se présenter dans la grande salle à manger de l'aéroport où sont entonnés des chants révolutionnaires. Lorsque le directeur sort du restaurant, il est pris à partie par des ouvriers énervés. Au terme d'une course-poursuite, il se réfugie dans la tour de contrôle, gardée par des gendarmes de l'air. Paul Duvochel accepte finalement de s'entretenir avec les délégués syndicaux, mais à l'usine.

### **Le PDG du groupe n'est autre que Maurice Papon**

De retour à Bouguenais, le directeur propose une réunion à Paris avec le PDG du groupe, Maurice Papon. Les représentants syndicaux refusent : ils ont rencontré une fois le PDG depuis sa nomination à la tête de Sud-Aviation en 1967, et le soupçonnent de vouloir fermer l'usine de Nantes. Lors de sa venue à Bouguenais, ils ont refusé de lui serrer la main. Personne n'a oublié que l'ancien préfet de police de Paris a réprimé dans le sang les manifestations contre la guerre d'Algérie, à Paris, en 1961 et 1962.

Un nouveau meeting est organisé devant les bureaux de la direction. Yvon Rocton monte sur l'estrade pour prendre la parole. Le jeune militant FO à la petite moustache et au physique

trapu est loin de faire l'unanimité au sein de l'usine. Quatre ans plus tôt, Rocton, Boutin et cinq autres de leurs camarades, jugés trop turbulents, ont été évincés de la CGT. Mais l'heure est grave, les ouvriers, gagnés par la lassitude, sont nombreux à vouloir durcir le bras de fer avec la direction. Sûr de lui, Rocton leur propose l'occupation de l'usine. *« Rocton était un tribun hors pair, assure Georges Bouton. Il n'avait pas besoin de notes pour s'exprimer. Les travailleurs le comprenaient. »*

Si elle est encore à contre-courant, l'idée d'occuper l'usine fait son chemin dans leur esprit. Le 8 mai, plus de deux mille salariés de Sud-Aviation partent en cortège, à pied, jusqu'à la place de la Duchesse-Anne, à Nantes, où les attendent des milliers d'ouvriers, d'étudiants, d'intellectuels et de paysans de l'Ouest.

## **« A partir de là, on était sûr de notre force »**

Au lendemain de cette journée d'action régionale, les débrayages reprennent dans une ambiance de discussions enflammées. *« Lorsque ceux-ci sont devenus incessants – jusqu'à six fois par jour –, on s'est dit que, si on rentrait chez nous, on trouverait l'usine fermée le lendemain, explique Georges Vincent, 85 ans, alors ajusteur, représentant de la CGT à Sud-Aviation Nantes. Donc, autant occuper l'usine. Lors du vote à main levée, une grosse majorité a dit oui. A partir de là, on était sûr de notre force. »*

Les ouvriers couchés dans leurs cartons alignés font penser à des momies dans leur sarcophage

La nuit du 14 mai, Georges Vincent prend ses quartiers dans la bibliothèque de l'usine, un endroit stratégique où chacun peut le rencontrer à tout moment. Les ouvriers s'activent pour trouver un endroit où dormir. Certains se couchent dans des cartons servant habituellement à emballer des réfrigérateurs de la marque Frigeavia, que les ouvriers fabriquent dans un des ateliers de l'usine. Pour se protéger de la fraîcheur de la nuit, ils referment le couvercle cartonné. En rangs serrés, les ouvriers couchés dans leurs cartons alignés font penser à des momies dans leur sarcophage. D'autres s'installent dans des baraques en bois sur le terrain d'aviation.

Séquestré dans son bureau, Paul Duvochel est surveillé de près par une « garde d'honneur » postée dans un étroit couloir enfumé. *« Il n'a pas été maltraité, certifie Georges Vincent. On le laissait tranquille, on ne rentrait jamais dans son bureau. Il ne s'est jamais plaint, il avait une salle à manger, une pièce pour se laver et des toilettes. Il prenait son panier de provision par la fenêtre. »*

Le 15 mai, lorsqu'une voix dans le haut-parleur annonce que Renault-Cléon vient d'entrer dans la grève, les ouvriers crient leur joie. Dans la soirée, vers 22 heures, arrivent à l'usine des étudiants de Nantes. Ils sont mille environ. Le contact est chaleureux et bon enfant. Les étudiants veulent tout savoir de la condition ouvrière. *« C'étaient des discussions fraternelles, se souvient Georges Vincent. Mais bon, quand certains d'entre eux ont demandé à entrer dans l'usine, on leur a dit : "Non, les seuls qui entrent dans l'usine, ce sont les gars de l'usine." »*

## **« Plutôt crever que céder »**

Petit à petit, le ravitaillement s'organise. Les paysans des environs apportent aux ouvriers des fruits et des légumes. Les chasseurs leur fournissent des lapins, nombreux dans les bois à la sortie de Bouguenais. D'autres prennent leur voiture pour aller chercher du vin ou du poisson au lac de Grand-Lieu.

Pendant la journée, les discussions reprennent de plus belle dans les postes installés aux quatre coins de l'usine. Chaque syndicat y distribue ses tracts. Réduction du temps de travail avec compensation salariale et davantage de libertés syndicales sont les principales revendications. Les ouvriers lisent les journaux, écoutent la radio pour se tenir au courant de la suite des manifestations à Paris. Certains jouent aux cartes, d'autres collent des affiches, peignent des slogans ou des faucilles et des marteaux. « *L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes* », « *Plutôt crever que céder* », « *Pompidou des sous* », peut-on lire sur les murs de l'enceinte.

### **« Je n'avais pas vu ma femme et mes enfants depuis une semaine »**

Un système de garde et de permissions est mis en place. Ainsi, les ouvriers ont le droit de rentrer chez eux un jour ou deux. « *Je me suis libéré pour une demi-journée pour le baptême de ma nièce*, raconte Georges Vincent. *Je n'avais pas vu ma femme et mes enfants depuis une semaine.* » Le dimanche 19 mai, une opération « portes ouvertes » est organisée : près de cinq mille personnes, dont les familles des ouvriers, sont invitées à Bouguenais. Les trois délégués syndicaux, Georges Vincent (CGT), Yvon Rocton (FO) et Jean Lucas (CFDT), prennent la parole pour expliquer les raisons de l'occupation de l'usine. Au terme de leur discours, les trois orateurs, au « garde à vous », entonnent *L'Internationale*, qui est reprise en chœur par l'assistance. Alors un grand spectacle commence : acrobates, jongleurs et musiciens se succèdent sur le podium.

Dans les jours qui suivent, la discussion au sein de l'usine tourne autour de la possibilité d'une autogestion. « *A la CGT, notre position, c'était qu'il fallait d'abord laisser partir le directeur*, explique Georges Vincent. *Sa retenue nous desservait plus qu'autre chose. Mon beau-père, qui était à la Ligue des droits de l'homme, était même venu pour s'assurer que le patron n'était pas maltraité.* » Malgré l'opposition d'une partie des membres de FO, Paul Duvochel est finalement libéré le 29 mai.

### **« Il faut savoir terminer une grève »**

Alors que la France tente de se remettre au travail, après les accords de Grenelle, négociés les 25 et 26 mai, certains dans l'usine considèrent qu'il faut en faire autant. Le 11 juin, les délégués syndicaux, à l'exception des délégués FO les plus durs, sont reçus à Paris. « *Comme avait dit Maurice Thorez en 1936 : "Il faut savoir terminer une grève"*, poursuit Georges Vincent. *Alors quand ils sont venus nous chercher, on a pris l'avion, on a atterri au Bourget. De là, on nous a conduits jusqu'à la direction de l'entreprise – Papon n'était pas là –, où on a discuté jusque tard dans la nuit. A l'arrivée, le succès a été total, voire inespéré, puisque nos revendications salariales ont été satisfaites. On a tous reçu une augmentation, ceux qui venaient des boîtes extérieures ont été embauchés et on nous a payé nos heures de grève.* »

Dans les rangs de FO, c'est la soupe à la grimace. Yvon Rocton et Georges Boutin considèrent que les ouvriers, en position de force, auraient dû obtenir davantage. Du côté de la CFDT, qui s'est alignée sur les positions de FO, c'est également la déception. Jacques Colas, 74 ans, ancien ajusteur, militant CFDT retraité, se souvient d'avoir été « *moyennement* »

satisfait. « *On a gagné davantage de libertés syndicales, mais la revendication originelle de la grève, qui était la compensation d'une heure et demie de réduction des horaires, n'était satisfaite que partiellement. Ce qu'on obtenait, c'était une compensation immédiate d'une demi-heure de travail et d'une autre demi-heure le 1<sup>er</sup> octobre 1968* », explique-t-il.

Le 13 juin, la reprise du travail est votée à une très courte majorité. L'usine ne se remet à fonctionner véritablement que trois jours plus tard. Depuis Mai 68, « *un peu comme un ancien combattant* », Jacques Colas a pris l'habitude, tous les dix ans, de remettre le nez dans les photos d'archives de l'usine en grève. Cette année, il s'est replongé dans la lecture de *L'Aubépine de mai. Chronique d'une usine occupée, Sud-Aviation Nantes 1968* (CDMOT, 1988), de son ami, François Le Madec, décédé en 2016, qui était, comme lui, ajusteur et militant à la CFDT.

Cinquante ans après, que reste-t-il de ce mois d'occupation ? « *Ce que j'en retiens, c'est la solidarité et l'amitié qu'il y avait entre nous, confie Jacques Colas. On a montré qu'on était capable de se prendre en main, de s'organiser, de réfléchir, de débattre et de s'émanciper. L'usine est restée propre du début à la fin. Et quand on a repris le travail, les attitudes ont changé : on n'hésitait pas à prendre la parole, à donner son point de vue. Il y avait moins de dépendance vis-à-vis de la hiérarchie.* »

## **Mai 68 : les moments-clés du mouvement de protestation**

- **22 mars – Point de départ du mouvement à Nanterre**

Près de 150 étudiants, menés notamment par Daniel Cohn-Bendit, décident d'occuper la tour centrale administrative de l'université de Nanterre.

- **10 mai – La première « nuit des barricades »**

A Paris, la tension monte d'un cran entre étudiants et pouvoirs publics : c'est la première « nuit des barricades ». Bilan : 367 blessés graves hospitalisés dont 251 policiers.

- **13 mai – Les syndicats rejoignent les étudiants**

A Paris, près d'un million de manifestants, selon les organisateurs, et 200 000 selon la préfecture de police, défilent. De nombreuses usines sont à l'arrêt, les grèves prennent de l'ampleur, la France se retrouve quasiment paralysée.

- **27 mai – Signature des accords de Grenelle**

Alors que les étudiants poursuivent leur mouvement, les syndicats négocient pendant deux jours avec le gouvernement Pompidou. Les accords dits de Grenelle sont signés le 27 mai.

- **30 mai – Les gaullistes manifestent dans la rue**

Après un discours de Charles de Gaulle, un million de personnes, selon les organisateurs, 400 000, selon la préfecture, se rassemblent sur les Champs-Élysées pour soutenir le président de la République.

- **30 juin – L'UDR de De Gaulle remporte largement les élections législatives anticipées**

A l'issue du second tour des législatives, les gaullistes de l'Union pour la défense de la République (UDR) et les Républicains indépendants de Valéry Giscard d'Estaing obtiennent 358 sur 485 sièges.